Mohamad El-Merheb, Mehdi Berriah
Professional Mobility in Islamic Societies (700-1750). New Concepts and Approaches

Leyde, Brill (Handbook of Oriental Studies. Section 1 The Near and Middle East, 157)
2021 xii, 245 p.
ISBN : 9789004467620

Mots clés : mobilité professionnelle, Islam, savant, administrateur

Keywords: Professional mobility, Islam, Ulama, Administrator

Cet ouvrage est la publication, un peu augmentée en chronologie, d'un *workshop* organisé par Mohamad El-Merheb et Mehdi Berriah à la School of Oriental and African Studies (SOAS) de Londres en mars 2019. Ce colloque avait pour thème : « Professional Mobility in the Islamic Lands (900-1600): *ʿulamāʾ*, *ʿubadāʾ*, and administrators ». L'ouvrage se compose de trois grandes parties accueillant neuf contributions ; un avant-propos et une introduction ainsi qu'un index général complètent l'ensemble. Une bibliographie suit chacun des articles.

L'introduction, rédigée conjointement par les deux éditeurs, permet rapidement au lecteur de cerner les ambitions des axes thématiques relatifs au champ de l'« ulamologie » pour reprendre l'expression de Konrad Hirschler, auteur de l'avant-propos (p. VII). Il est, par ailleurs, précisé que la question des mobilités sera étudiée au prisme des trajectoires de lettrés, principalement savants et administrateurs. Cette étude entend combler une lacune historiographique présentée dans l'introduction : en effet, la mobilité professionnelle n'a, auparavant, été abordée que de manière annexe (cf. notes 5 et 7). Les éditeurs tentent de savoir si les seules compétences pouvaient suffire à justifier ces mobilités ou si d'autres critères pouvaient interférer : l'origine sociale, l'origine ethnique ou encore l'inscription dans une école juridique. Cette mobilité est étudiée selon des « axes spatiaux » bien particuliers (p. 6-8) : horizontaux, de promotion ou au contraire de rétrogradation, ou verticaux, mettant en exergue la polyvalence de certains lettrés, ce qui dans les faits signifie un cumul de plusieurs fonctions. Cette spatialité peut également s'appréhender géographiquement puisque l'ouvrage, présente les parcours de personnages tous extérieurs, à l'origine, aux grands centres intellectuels. Les souverains ont fait de leurs capitales (Bagdad, Damas, Grenade, Ispahan ou encore Le Caire), d'importants centres urbains et de diffusion du savoir. Les lettrés étaient ainsi attirés par ces villes qui représentaient un moyen de progresser dans l'échelle sociale grâce, notamment, à la professionnalisation de certaines corporations. C'est ainsi que la carrière militaire ne constituait plus la seule voie possible d'ascension, notamment à partir du xe siècle, où certains pouvoirs étaient tenus par des généraux (par exemple Seljoukides ou Mamelouks).

Différentes contributions portent sur des trajectoires individuelles (chap. 4 : Qāḍī ʿAbd al-Jabbār ; chap. 5 : Ibn Taymiyya ; chap. 7 : imām al-Ḥaramayn al-Juwaynī), collectives (chap 2 : *muḥaddithāt* ; chap. 3 : clan Aqīt ; chap. 6 : *quḍāt* ; chap. 8 : bureaucrates), mais aussi comparées (chap. 1 : Qabīṣa/al-Zuhrī ; chap. 9 : Ibn Ṭalḥa/Ibn Jamāʿa).

Une telle réflexion risque de n'être tributaire que d'une seule littérature : celle des dictionnaires biographiques (*ṭabaqāt*). Si certaines contributions ont utilisé la prosopographie comme unique approche, d'autres ont, au contraire, fait appel à des chroniques, mais aussi à des perspectives croisées intégrant des sources insoupçonnées : *advice littérature* et traités politiques (chap. 9), ou encore édits, sceaux et décrets (chap. 8).

La partie 1, intitulée *Networks of Knowledge and Learning* (p. 15-76), comprend trois chapitres.

Le premier, rédigé par Mehmetcan Akpınar (« Medinan Scholars on the Move: Professional Mobility at the Umayyad Court », p. 15-39), s'intéresse, en contexte omeyyade, à l'émergence d'une « classe d'érudits » (p. 17) d'origine médinoise et à son interaction avec le pouvoir. À partir du parcours de deux savants, Qabīṣa b. Dhuʾayb (m. 705) et Ibn Shihāb al-Zuhrī (m. 742), l'auteur illustre les opportunités qu'offre la nouvelle capitale et les raisons qui ont poussé ces savants à envisager un tel déplacement de Médine à Damas.

Le second, de Nadia Maria El Cheikh (« Professional Mobility and Social Capital: A Note on the muḥaddithāt in *Kitāb Tārīkh Baghdād* », p. 40-51), étudie la place des *muḥaddithāt* (savantes du *ḥadīth*) ayant vécu à Bagdad entre le viiie et le xie siècle. L'auteure utilise le dernier chapitre du *Kitāb tārīkh Baghdād* d'al-Khaṭīb al-Baghdādī (m. 1071), qui recense une trentaine de notices biographiques de femmes savantes. Cette position – acquise grâce à leur acuité intellectuelle – leur permettait de devenir des figures d'autorité, si bien que certains érudits, à commencer par al-Khaṭīb lui-même, avaient pour maître des femmes. L'auteure souligne, cependant, les limites d'une telle approche de genre, liées aux difficultés pour ces femmes à se déplacer, mais aussi

aux rapports hommes/femmes qui restreignent les interactions entre le maître et son disciple.

Enfin, dans le troisième chapitre, Marta G. Novo (« The Aqīt Household: Professional Mobility of a Berber Learned Elite in Premodern West Africa », p. 52-76), traite de la trajectoire des Aqīt, clan d'origine berbère ayant occupé à Tombouctou la fonction de juge (*qāḍī*), près d'un siècle durant. L'auteur explore la piste de l'union matrimoniale (avec le clan des And-Ag-Muḥammad) comme tremplin social, et pour intégrer les cercles savants de la ville. Ce statut d'hommes de loi, leur a permis d'acquérir, entre autres, un important « capital symbolique » (p. 64) et une manière de s'investir dans les affaires politiques du pouvoir songhaï.

La deuxième partie partie, intitulée *Social Mobility and Professionalization*, réunit, elle aussi, trois contributions.

Amel Belkamel (« The Professional Mobility of Qāḍī ʿAbd al-Jabbār between the Quest for Knowledge and the Confluence with Power », p. 79-97) s'est penchée sur le parcours du théologien et juriste mutazilite ʿAbd al-Jabbār b. Aḥmad (m. 1015). L'auteure soutient l'hypothèse selon laquelle la décentralisation du pouvoir sous les Bouyides a encouragé « la mobilité des personnes et la circulation des idées » (p. 86). Les nombreux déplacements d'ʿAbd al-Jabbār b. Aḥmad – à Hamadān, Ispahan ou encore Baṣra – lui ont permis d'acquérir de solides connaissances en *fiqh* et en *kalām*. Cette mobilité géographique allait lui servir de tremplin professionnel puisque, au contact de personnalités savantes influentes du *dār al-islām*, il fut recommandé au vizir bouyide Ibn ʿAbbād al-Ṭalaqānī (m 995), par un maître commun, Abū ʿAbdallāh al-Baṣrī, pour occuper la fonction suprême de *qāḍī al-quḍāt* (« juge en chef ») à Rayy.

L'étude de Mehdi Berriah (chapitre 5, « Mobility and Versatility of the *ʿulamāʾ* in the Mamluk Period: The Case of Ibn Taymiyya », p. 98-130), porte sur la trajectoire, tout aussi connue qu'énigmatique, d'Ibn Taymiyya (m. 1328). L'auteur questionne le caractère officiel des responsabilités qu'il a exercées de son propre gré ou qui lui furent explicitement confiées par les autorités mameloukes. En effet, certaines situations suggèrent, et l'auteur en identifie plusieurs, qu'Ibn Taymiyya a été pour l'essentiel motivé par une démarche purement personnelle – comme lorsqu'il partit négocier en 1299, auprès des Ilkhanides, une *amān* (« garantie de protection ») pour la population (p. 103). D'autres situations, au contraire, démontrent qu'Ibn Taymiyya put être directement missionné sur le terrain ou, consulté sur des questions théologiques, par le pouvoir. Nous pouvons à ce sujet mentionner l'épisode où le sultan al-Nāṣir lui demanda d'émettre une fatwa devant appuyer sa démarche – celle-ci concernait la confiscation (comme butin) des biens d'un chérif rebelle nommé Ḥumayḍa (p 110). Cependant, cette ascension, reconnue par la « population » (*al-ʿāmma*), semble-t-il, ne l'a pas été par les Mamelouks. Mehdi Berriah mentionne également les prises de position parfois politiques et dogmatiques qui ont contraint Ibn Taymiyya à subir une mobilité inversée jusqu'aux geôles damasquines.

Enfin, dans le dernier chapitre de la partie 2 (chapitre 6, « Mobility among the Andalusī quḍāt: Social Advancement and Spatial Displacement in a Professional Context », p. 131-156), Adday Hernández López étudie la manière dont les dynasties d'al-Andalus, notamment omeyyade et almohade, ont utilisé les *qāḍī*-s comme relais du pouvoir afin de contrôler les *ʿulamāʾ* dont certaines familles pouvaient représenter un danger pour le pouvoir. Dans une approche exclusivement statistique, l'auteur utilise, pour cela, une base de données (*Prosopografía de ulemas de al-Andalus - https://www.eea.csic.es/pua/*), développée par l'Escuela de Estudios Árabes (EEA - Grenade) réunissant des notices biographiques. Les résultats ont mis en évidence quelques spécificités, mais aussi des évolutions. À titre d'exemple, les premiers *qāḍī*-s étaient issus pour l'essentiel des sphères militaires, mais, vers la fin de l'émirat omeyyade, les Berbères et les nouveaux convertis finirent par occuper ces fonctions (p. 151). Les résultats exposés n'ont cependant pas permis à l'auteur, et ce fut là sa plus grande difficulté, d'identifier sur l'ensemble de la période un (seul) profil de *qāḍī*-s.

La troisième et dernière partie intitulée *Power, Politics, and Mobility*, regroupe les trois dernières études.

La contribution de Syifa Amin Widigdo (chapitre 7, « Imām al-Ḥaramayn al-Juwaynī's Mobility and the Saljūq's Project of Sunnī Political Unity », p. 159-181) s'intéresse à l'héritage intellectuel d'al-Juwaynī, surnommé l'imām al-Ḥaramayn (m. 1085). L'auteur dévoile la manière dont al-Juwaynī a réussi à s'intégrer aux milieux savants locaux, mais aussi dans divers autres lieux d'apprentissage comme Bagdad, Ispahan ou le Ḥijāz. Cette mobilité spatiale a été favorisée par le réseau de madrasas développé par le pouvoir seldjoukide. S.A. Widigo montre également comment al-Juwaynī a réussi à s'inscrire dans la lignée intellectuelle héritée de ses deux maîtres spirituels : al-Shāfiʿī et al-Ashʿarī. Cette réputation lui a permis

d'être repéré par Niẓām al-Mulk, qui lui confia la direction et la gestion de l'école qu'il fonda à Nishapur.

Mohammad Amir Hakimi Parsa (chapitre 8, « Iran's State Literature under Afghan Rule (1722–1729) », p. 182-206) se propose d'examiner les sept années où l'Iran passa sous la tutelle d'une dynastie afghane, celle des Hotakis. Il analyse la manière dont les nouvelles autorités se sont accaparé la chancellerie (*divān*) existante, ce afin de combler des besoins urgents de bon fonctionnement liés au départ précipité des pouvoirs séfévides de la région. Pour décrire ce phénomène, l'auteur parle, très justement, de « mobilité inter-dynastique » (p. 183), et questionne les problématiques d'adaptabilité de cette nouvelle bureaucratie. Il utilise pour cette étude un corpus, peu sollicité jusque-là, dont un édit (*farmān* traduit en annexe, p. 200-205) promulgué par le souverain al-Ashraf Shāh Hūtākī (m. 1730), qu'il compare avec ceux de l'ancienne tradition séfévide.

Enfin, le dernier chapitre (chapitre 9, « Islamic Political Thought and Professional Mobility: The Intellectual and Empirical Worlds of Ibn Ṭalḥa and Ibn Jamāʿa », p. 207-230), du à Mohamad El-Merheb, interroge le rapport d'interdépendance et d'influence « entre la mobilité professionnelle et la production de la pensée politique » (p. 207) en contextes ayyoubide et mamelouk. Il propose pour cela une étude distincte des parcours de deux juristes et juges chafiites – Ibn Ṭalḥa (m. 1254) et Ibn Jamāʿa (m. 1333) – et met en exergue les similitudes et les particularités de chacun. Il analyse la manière dont leur mobilité professionnelle a pu impacter la rédaction de leurs productions littéraires.

L'apport majeur de cet cette publication est de ne plus envisager la mobilité au seul prisme des opportunités que permettaient les carrières militaires. La place du savoir et la professionnalisation de certaines corporations ont permis à des individus lettrés d'envisager, individuellement ou collectivement, ces mobilités (horizontales, verticales et/ou géographiques).

Nous pouvons, cependant, nous interroger sur le choix de la chronologie retenue, un millénaire d'histoire (700-1750), que les éditeurs rassemblent sous la bannière de la « pré-modernité ». Ce qu'ils justifient aux pages 10 et 11, en discutant la périodisation classique, et notamment l'inadaptabilité des bornes historiques européennes en contexte musulman, et en évoquant légitimement l'« absence de consensus à ce sujet » (p. 10). Le chapitre 8, sur l'Iran du XVIIIe siècle, pourrait ainsi paraître décalé par rapport au reste de l'ouvrage, mais comme mentionné en introduction, les éditeurs ont préféré adopter « le point de vue alternatif » (p. 10) selon lequel la période moderne commence en Iran avec la venue des Qajars (1796-1925), soit quelques décennies après la période traitée par Mohammad Amir Hakimi Parsa.

Néanmoins, nous ne pouvons qu'apprécier la rigueur de cet ouvrage et les perspectives de recherche qu'il permet d'envisager. La richesse et la complémentarité des contributions permettent d'élargir les débats en cours dans le champ de l'« ulamologie ». Les différentes contributions ont mis en évidence la complexité du monde des savants et leur rôle parfois multiple dans les sociétés musulmanes pré-modernes. Ainsi, ces contributions permettent d'appréhender l'implication des savants dans les sphères religieuses, mais aussi, et surtout, sociales et politiques.

Sami Benkherfallah
Centre d'études supérieures
de civilisation médiévale, Poitiers